

Espace, Nodalité, Phobie.

Salle 101 : Room one – o – one (ou encore : one – no one)

Vous vous souvenez sans doute de ce passage de 1984 d'Orwell, où le héros, Winston, après avoir été interrogé et torturé, va subir la dernière épreuve de sa rééducation. Son tortionnaire, O'Brien, s'adresse à lui en ces termes :

Vous m'avez parfois demandé ce qui se trouvait dans la salle 101. Je vous ai répondu que vous le saviez déjà. Tout le monde le sait. Ce qui se trouve dans la salle 101, c'est la pire chose qui soit au monde.

...

Il y a pour chaque individu quelque chose qu'il ne peut supporter, qu'il ne peut contempler. Il ne s'agit pas de courage ni de lâcheté. c'est simplement un instinct auquel on ne peut désobéir. Il en est ainsi pour vous avec les rats. Vous ne pouvez les supporter.

...

Winston entendait le sang lui bourdonner aux oreilles. Il avait l'impression d'être absolument seul. Il était au centre d'une vaste plaine vide, un désert plat desséché par le soleil, à travers lequel tous les sons arrivaient de distances infinies.

...

Il y eut dans la cage une explosion de cris perçants. Il sembla qu'ils lui arrivaient de très loin. ... Il entendit aussi un profond gémissement de désespoir. Cela aussi lui parut venir de l'extérieur.

Je souhaiterais à titre d'exercice d'introduction, interroger la théorie clinique sous-jacente à ce passage, qui nous donne une description qui m'a paru très convaincante d'un accès de panique. Car il y a une théorie clinique sous-jacente à ce texte, et son intérêt est d'être basée sur une topologie implicite : selon Orwell nous aurions tous un point de phobie, qui lorsque nous lui sommes confrontés, vient déchirer notre espace familier et nous projeter dans un espace autre où «nous avons l'impression d'être absolument seuls», et où tout, jusqu'à notre propre voix nous parvient «comme si elle venait de l'extérieur». Un espace de *Hilflosigkeit* absolue, en somme.

Si tel est le cas, il faut croire que la plupart d'entre nous se débrouille très bien habituellement pour éviter ce point, et que la caractéristique de la phobie serait alors une spéciale difficulté pour procéder à cette opération d'évitement, commune à tous.

Se pose dès lors la question : comment faisons nous ?

Le préalable étant :

Dans quel espace se trouve ce point ? Quelle disposition de nos déplacements dans cet espace nous permet d'éviter ce point ? quel est enfin le rapport de cet espace avec ce que nous désignons habituellement par ce mot, espace, et qui est aussi, après tout, ce qui constitue ce que nous appelons «le monde».

Il me semble qu'une première réponse réside dans le fait que – comme le rappelle Lacan – le langage constitue un champ, au sein duquel se déploie notre parole, et que ce champ offre à notre parole, à l'instar d'un champ de forces, des trajectoires plus faciles que d'autres, déjà frayées, des ornières, des ravinements, mais aussi des points répulsifs, qui infléchissent notre dire à l'aune de nos refoulements – secondaires bien sûr.

Une seconde remarque est ce que la cure nous enseigne : qu'il existe par ailleurs une pesanteur, une gravité, qui pilote notre dire tout autrement que nos frayages singuliers, à l'aune de la vérité cette fois, – de la vérité de notre désir – et qui peut nous permettre éventuellement, ce n'est pas acquis d'avance, de nous approcher de ce point de répulsion, ce que Freud appelle l'ombilic du rêve, rétif à

l'interprétation, qui fonde aussi bien la conception d'un refoulement originaire impossible à lever. C'est le même impossible à dire que Lacan repèrera avec l'introduction de l'objet a.

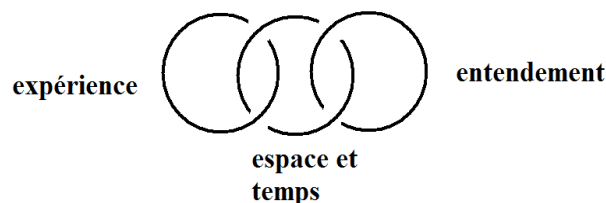
La différence essentielle avec la "clinique imaginaire" de Orwell, est que ce dernier avance que ce «*quelque chose que nous ne pouvons supporter*» est positivable pour chacun. Il s'agit en effet dans le roman d'une scène où la dimension perverse est prévalente.

Nous savons au contraire que le champ du langage du commun des mortels – à l'exception justement du phobique – est dans l'impossibilité de désigner d'aucune façon ce point. En d'autres termes, ce point est normalement structurellement inaccessible, nul besoin d'une quelconque conduite d'évitement pour ne pas y avoir affaire.

Espace et Langage

Mais comment faire le lien entre cet espace essentiellement abstrait dans lequel se déploie notre parole et l'espace qui nous semble familier, celui que nous sommes accoutumés à considérer comme un espace euclidien, à 3 dimensions, il y a à ce sujet des pages extrêmement convaincantes de Poincaré.

Cet espace, Elie Doumit nous rappelait (lors d'une conférence donnée aux mathinées lacaniennes) que Kant en fait «*une des formes a priori de l'intuition sensible ne provenant pas de l'expérience mais ne relevant pas non plus de l'entendement. C'est l'élément intuitif tiers qui met en rapport les deux autres*», sur le mode du moyen mettant en rapport deux extrêmes disjoints :



Cet espace, Lacan le qualifie d'inepte, il me semble qu'il nous donne aussi les moyens de faire apparaître que nous pouvons l'appréhender d'au moins deux façons différentes et que ces deux façons ont affaire avec notre façon d'habiter le langage.

Pour illustrer cela, je voudrais vous rappeler comment les mathématiques ont l'habitude d'introduire la notion de direction.

Considérons l'ensemble de toutes les droites d'un plan. Parmi ces droites, nous pouvons définir une relation d'équivalence qui est le parallélisme. Deux droites seront dites équivalentes si et seulement si elles sont parallèles. Du coup, je peux ranger les droites du plan dans des tiroirs, les classes d'équivalence. Je rangerai ainsi dans le même tiroir toutes les droites qui pointent vers le Nord-Est, par exemple, et j'appellerai ce tiroir «direction Nord-Est». Il y a bien évidemment une infinité de directions, et chaque direction contient une infinité de droites parallèles entre elles.

Quel avantage ai-je tiré de ce classement des droites en directions ? celui, me-semble-t-il d'une économie de moyens en ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler la «gestion de ma perception». En même temps, j'ai bien sûr effectué un gommage, un effacement, un refus de prendre en compte un très grand nombre de caractéristiques des droites que j'ai déclarées équivalentes. Ne peut-on pas dire que j'ai néanmoins effectué, par l'établissement de cette relation d'équivalence, une véritable condensation, une opération métaphorique en somme, me donnant accès un signifié nouveau, celui de direction ?

Nous savons tous qu'il y a entre les individus de très grandes différences en ce qui concerne leur

manière de se déplacer dans l'espace. Ce que je voudrais soutenir ici est que ces différences peuvent s'interpréter dans les termes des deux grandes opérations du processus primaire : condensation et déplacement, soit encore métaphore et métonymie.

Un déplacement «métonymique» privilégie la chaîne de proche en proche, la considération des voisinages, et se déploie comme une chaîne continue. Si la continuité s'interrompt, le sujet qui ne fonde son orientation que sur ce mode s'en trouve désorienté.

Un déplacement «métaphorique», en revanche, privilégiera les repérages catégoriels, directions principalement, mais aussi types de paysages, allure générale des bâtiments etc. Son point faible est le fait qu'il néglige le détail des enchaînements de lieux, ce qui peut l'amener à commettre des erreurs grossières.

Il me semble qu'il y a là une illustration de ce qui peut fonder Lacan à faire de notre espace familier une conséquence de notre façon d'habiter le langage : la forme en somme de notre espace euclidien familier dépendrait de la forme de notre habitat dans le langage. Ce que Freud exprimait déjà dans cette formule souvent citée de 1938 :

«Il se peut que la spatialité soit la projection de l'étendue de l'appareil psychique. Aucune autre déduction n'est vraisemblable. Au lieu de l'a priori kantien, (les) conditions de notre appareil psychique. La psyché est étendue, (mais elle) n'en sait rien. [S.Freud, 1938, Résultats, idées, problèmes.]

On le voit, Freud est plus précis : il parle de projection : l'a priori kantien est remplacé par *les conditions de notre appareil psychique*, et l'espace que nous habitons est pour lui une projection de ces conditions.

Il nous revient donc maintenant d'examiner comment la manière dont nous concevons «les conditions de notre appareil psychique» peut se constituer en une «projection» qui rendrait compte de notre espace familier.

Projection

Une première approche est bien sûr celle qui repose sur la prise en compte du caractère de plan projectif de notre espace visuel. Cette approche est celle que Lacan a amplement développée dans les séminaires consacrés à l'objet regard, nommément «Problèmes cruciaux» et «les 4 concepts». Nous ne la reprendrons pas dans le détail ici.

Il nous suffira de rappeler que Lacan fonde son argument sur la structuration de l'espace visuel opérée à l'aide du dispositif de la perspective inventé par les artistes de la renaissance. Ce dispositif, formalisé et généralisé par Desargues permet de repérer deux points particuliers, impossibles à éliminer de la structure :

- le premier est le centre de la projection, l'œil, où Lacan place le sujet de la vision, et auquel va répondre dans le tableau le point de distance, «le deuxième œil», ou plus généralement, tout point de fuite.
- le second est le «point perdu» du dispositif, perdu en ceci qu'il ne peut s'inscrire de façon visible ni dans le plan du tableau, ni dans le plan du monde (le sol). C'est le point à l'infini de l'horizontale passant par le sujet et parallèle au tableau.

C'est à ce second point¹ que Lacan associe l'objet a regard, le dispositif de la perspective matérialisant ainsi l'effet double de la coupure signifiante : engendrement d'un sujet divisé et détachement d'un objet non spécularisable : $\$ \diamond a$.

On peut noter ici une curieuse coïncidence : dans l'approche de Lacan, l'objet regard se situerait donc, pour le sujet, de façon latérale, à l'infini à gauche ou à droite. Or dans l'article inaugural de Westphal [1872] proposant l'agoraphobie comme une entité clinique pertinente, ce

¹ On peut remarquer que Lacan a varié sur ce point. Lacan place l'objet a en plusieurs endroits du dispositif de la perspective selon le moment où il en est de son développement. Nous nous référons ici au chapitre XVI du séminaire «L'objet de la psychanalyse».

dernier rejette une hypothèse proposée par son collègue Benedict [1870], selon laquelle le *Platzschwindel* (le vertige de la place) serait dû à un trouble ophtalmologique consistant en une incapacité à éloigner l'attention de la vision périphérique. Westphal oppose à cette théorie physiologique la *Platzangst* (l'angoisse de la place), authentique trouble psychique anxieux nullement associé à un déficit physiologique. Tout se passe comme si Benedict avait eu une intuition du caractère vertigineusement menaçant de ce qui pourrait provenir d'une vision périphérique mal maîtrisée ...

Voilà donc pour l'essentiel l'effet de l'opération de projection en jeu, si l'on admet qu'il s'agit de la même pour Lacan et pour Freud.

Nodalité

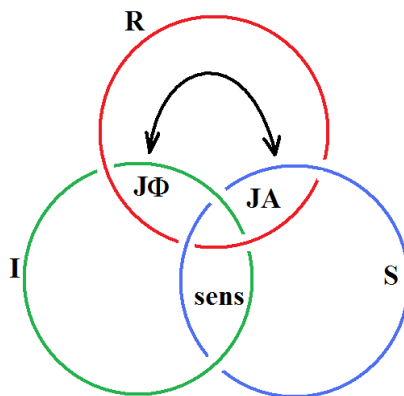
Ce qui reste maintenant à définir est ce qui est projeté : les *conditions de l'appareil psychique*, ce que j'appelais ci-dessus la forme de notre habitat dans le langage. Or le noeud borroméen nous paraît parfaitement adapté à donner une représentation (imaginaire bien sûr) de ces *conditions de l'appareil psychique* : rien d'autre que la structure, dont Lacan précise :

Ici, je m'arrête pour faire une parenthèse destinée à vous montrer que le noeud, c'est pas facile de le figurer. Je ne dis pas de se le figurer, parce que dans l'affaire, j'élimine tout à fait le sujet qui se le figure, puisque je pars de la thèse que le sujet, c'est ce qui est déterminé par la figure en question, déterminé, non pas d'aucune façon qu'il en soit le double, mais que c'est des coincements du noeud, de ce qui dans le noeud détermine des points triples du fait du serrage du noeud que le sujet se conditionne.

Il y aurait donc des variations d'un individu à l'autre de la façon dont le noeud détermine le sujet, et ce sont ces variations qui détermineraient – par projection – la structure de l'espace dans lequel le sujet évoluerait.

Le sujet phobique aurait affaire à un espace susceptible de se trouer, de se déchirer en lambeaux – selon l'expression de C.Lacôte – là où le névrosé serait en partie protégé contre cette éventualité .

Charles Melman a proposé dès 1986 une écriture nodale de cette particularité de la structure phobique. Chez le névrosé Lacan insiste sur le fait qu'il faut que le réel surmonte le symbolique. Charles Melman pose la question de ce qu'il en serait d'un sujet pour lequel le réel, au lieu de surmonter le symbolique, surmonterait l'imaginaire, et pour lequel l'essentiel de la question phallique se jouerait dans l'intervalle entre imaginaire et réel, et donc hors symbolique. La figure correspondante donnerait peu près ceci :



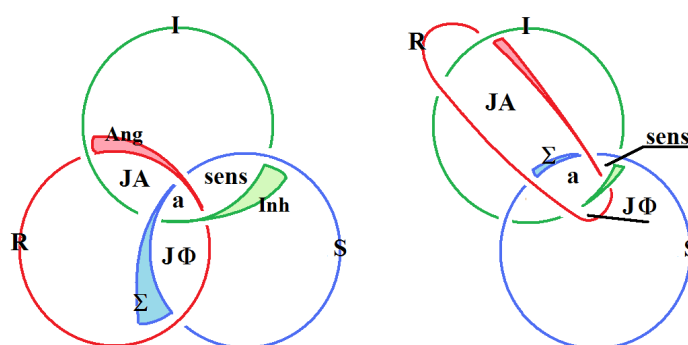
Charles Melman souligne que cette configuration rend également compte d'une caractéristique remarquable chez le phobique : « *Contrairement à ce qui se passe dans le noeud dit « normal* »,

dans le nœud phobique, c'est dans le registre du Symbolique que se trouverait l'accès à la dimension de l'infini ... ce qui se paie dans le registre de l'Imaginaire, la castration, ce tribut, se trouve compensé, semble-t-il, par une liberté acquise dans le registre du Symbolique ; j'évoquais en effet cette liberté d'esprit et d'invention propre aux phobiques »

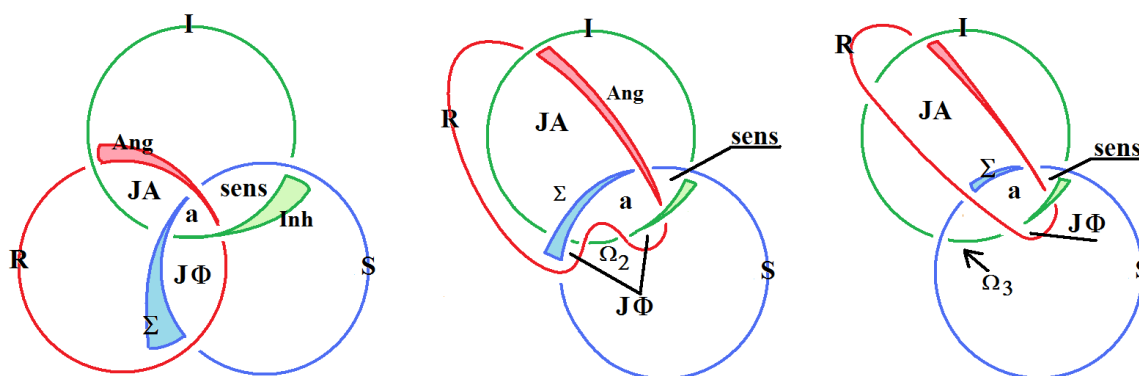
Ce que je souhaiterais ajouter à cette description borroméenne de la structure phobique se limite à une simple remarque :

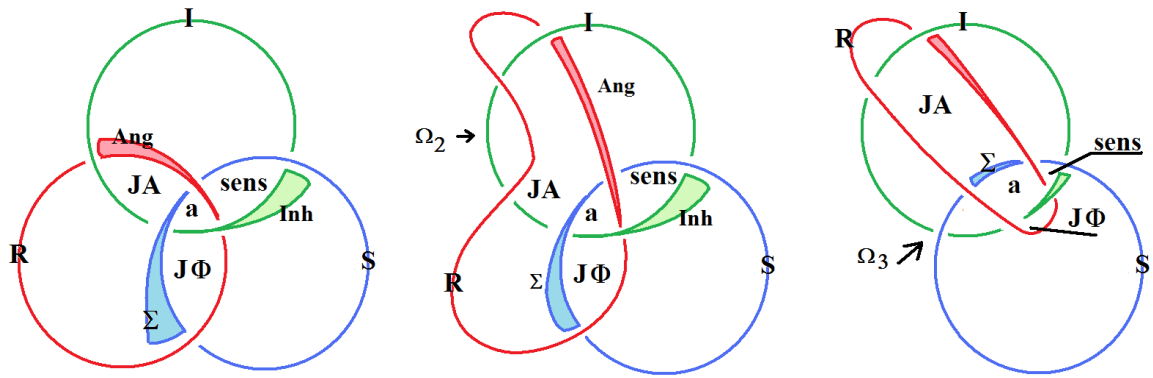
si la structure phobique relève d'une mise à plat spécifique du nœud, où l'ordre RIS vient se substituer à l'ordre « habituel » RSI, il existe d'autres configurations simples du nœud borroméen pour lesquelles le rond du Réel vient surmonter le rond de l'Imaginaire.

Aux journées des 7 et 8 mai 2011 sur les incidences cliniques du nœud borroméen, nous avons proposé une configuration où la jouissance phallique était en quelque sorte « réduite », sans nul dénouage, ce qui permettait ainsi de rendre compte de certains types « d'addiction au réel » comme l'anorexie-boulimie. La figure ci dessous rappelle cette configuration, ainsi que le nœud « normal » de départ.



Or on peut remarquer que le chemin (une suite de mouvements de Reidemeister Ω_2 puis Ω_3) qui conduit du nœud « normal » à cette configuration passe précisément par un stade intermédiaire (après un mouvement Ω_2 seulement) où le registre du réel vient « mordre » sur l'Imaginaire. Il est intéressant alors de remarquer que cette entame de l'imaginaire par le réel – qui pourrait correspondre à une panique temporaire sans que nécessairement une structure phobique soit ici à repérer – peut s'opérer des deux façons distinctes figurées ci-dessous.





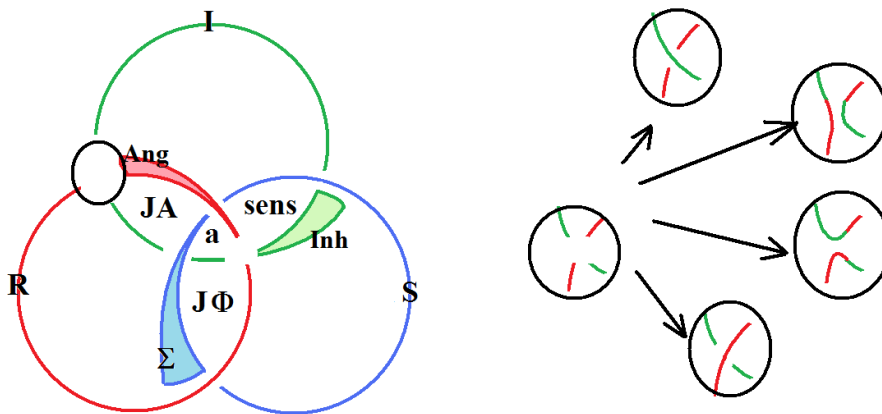
Ce qui différencierait alors ces deux types d'attaque de l'Imaginaire par le Réel serait essentiellement le fait suivant, lisible sur les figures :

- l'une, la première se situe dans le symbolique, et dès lors il y aurait un début de mise à mal de la fonction phallique, mais il resterait possible d'en dire quelque chose pour le sujet,
- alors que pour l'autre, la seconde, il s'agit d'une entame de l'Imaginaire via la jouissance Autre, et que donc il n'y aurait là rien de dicible pour le sujet, pur traumatisme donc.

Plaque tournante

Une dernière remarque est qu'on parle généralement du nœud borroméen comme structure constituée. Néanmoins, il est clair qu'on ne peut se passer de prendre en considération le fait que lors de la mise en place du sujet sexué, il y a mise en place de la structure, et donc du nœud. Or cette mise en place peut elle aussi être étudiée au regard de ses aléas, de ses difficultés et de ses ratages.

La figure ci dessous donne un exemple de quelques-uns des « choix » qui sont à faire lors de la mise en place du nœud et qu'il s'agit de décider lequel du Réel et de l'Imaginaire doit surmonter l'autre.



On voit que de nombreuses combinaisons sont possibles (en fait, ici:16) et que certaines impliquent la mise en continuité des deux registres qui serait une voie vers la psychose. Si donc nous admettons que la question de la phobie est liée à la question de savoir lequel des registres du Réel ou de l'Imaginaire doit surmonter l'autre, alors, cette figure nous semble illustrer la manière dont la phobie peut aussi fonctionner comme une plaque tournante.